

ETC



Une mégavitrine de talents méconnus

Les cinémas du Canada, Centre Georges-Pompidou, Paris. Du 3 février au 7 juin 1993

Pascale Malaterre

Numéro 24, novembre 1993, février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Malaterre, P. (1993). Compte rendu de [Une mégavitrine de talents méconnus / *Les cinémas du Canada*, Centre Georges-Pompidou, Paris. Du 3 février au 7 juin 1993]. *ETC*, (24), 26–29.

UNE MÉGAVITRINE DE TALENTS MÉCONNUS

Les cinémas du Canada, Centre Georges-Pompidou, Paris. Du 3 février au 7 juin 1993



Micheline Lanctôt

Les « chicanas » habituelles, rebaptisées controverses, devenant bombes politiques

Vu qu'au Canada et au Québec, l'industrie cinématographique ne peut survivre ni exister sans les fonds de l'État, c'est bien sûr par des tourbillons médiatiques autour de considérations hautement politiques qu'a débuté au Centre Georges-Pompidou la plus grande rétrospective jamais consacrée dans le monde aux cinéastes canadiens.

Au début était un titre : *Les Cinémas du Québec et du Canada*, décidé par le Musée Beaubourg et Téléfilm Canada et représentatif de l'importante production québécoise comparée à celle « canadienne ». Puis, Téléfilm dû rapidement faire face à des choix impossibles, signe de l'éternel malaise des relations Québec-Canada. En effet, la délégation de l'Ontario à Paris fit rapidement des pressions en exigeant que le titre devienne *Les Cinémas du Québec, de l'Ontario et du Canada* (!). Devant le refus de la Société générale des industries culturelles québécoises (SOGIC) de s'engager financièrement dans l'aventure, Téléfilm Canada décida d'appliquer une règle somme toute logique : puisque les fonds viendraient d'Ottawa, la manifestation porterait le nom de *Les cinémas du Canada*. Le président de l'organisme, Pierre Desroches, eut ces mots clairs et précis :

Il a été décidé de considérer le Québec non comme une entité séparée, mais comme faisant partie du reste du Canada. La décision finale (le choix du titre), reflète l'esprit de la nation canadienne. Si le nom de l'exposition reconnaît l'existence de plusieurs cinémas au sein du Canada, la part faite au cinéma québécois est tout à fait

*équitable et rend justice à son importance; l'identité et la spécificité du cinéma québécois ont toujours été respectées par Téléfilm Canada. Cependant, l'étiquette québécoise (ou d'une autre province) n'est mise de l'avant que lorsque l'événement auquel s'associe Téléfilm est également soutenu financièrement par un organisme provincial.*¹

Au moins, les choses devenaient claires. Si le Québec ne veut pas se comporter en entité économique, pourquoi le Canada pourvoyeur de fonds lui ferait-il la grâce de le traiter différemment des autres provinces ? Et l'éternel sous-texte réapparaît. Sans une politique culturelle définie de la part du gouvernement québécois, la régionalisation du Québec, donc le danger à moyen terme d'une louisianisation de ce fait francophone au Canada, nous guette.

Curieusement, les cinéastes québécois ne réagirent que peu de temps avant l'ouverture de la manifestation, c'est-à-dire quand le printemps fût venu. Le président de l'Institut québécois du cinéma (IQC), Roger Frappier, producteur de Denys Arcand et homme respecté de tout le milieu cinématographique au Québec, monta aux créneaux en déclarant judicieusement que la moitié des longs-métrages de fiction représentant le Canada à Beaubourg, viendraient du... Québec!

Les cinéastes québécois signèrent des lettres, les journaux se délectèrent de tout ce mouvement, mais pas un seul cinéaste (qui le blâmerait ?) n'eut le courage de se « suicider » financièrement auprès de Téléfilm, en retirant ses films de la rétrospective. Encore une fois, la sentence « vouloir le beurre et l'argent du beurre », s'appliquait aux revendications du Québec. Le seul aspect positif de toute cette histoire, c'est que le « gentil Canada » a honnêtement



John Paizs

jeté bas les masques. La capitale Ottawa, bien que soucieuse d'afficher tolérance et soutien envers le fait québécois, ne l'aidera pas. À bon entendeur, pour quand le salut ?

Si nous parlions Cinéma

Le public québécois soutient, par sa présence lors des sorties de ses films dans les salles, sa propre industrie. Au Canada, pour de nombreux cinéastes, hors la présence dans quelques festivals de films internationaux, c'est le désert. Or, il y a au Canada, et je pèse mes mots, des génies méconnus, d'obscurs grands cinéastes qui résistent à l'invasion américaine et produisent des œuvres d'une grande originalité, bâtissant film après film une sensibilité propre à chaque région. Donc, je commencerai cette visite pancanadienne par l'arrogante Ontario, sûre d'elle-même au premier abord, avec ses gros canons : Cronenberg et ses films à succès, maintenant récompensés de prix, tels que *La mouche*, *Naked Lunch*, et tout dernièrement *M. Butterfly*, tourné à Toronto. Pourtant, combien de temps a-t-il fallu à Cronenberg pour être reconnu par ses pairs ? Jusqu'à il y a quelques années, il était ignoré par l'*Establishment* critique de Toronto. Dans l'autre catégorie, chouchoutés par l'élite intellectuelle, il y a le cérébral et brillant Atom Egoyan, découvert depuis peu en Europe et très respecté pour ses images complexes et troublantes, et Patricia Rozema, alliant le succès commercial incontestable de *Le chant des sirènes* à la recherche formaliste de *Chambre blanche*. On pourrait définir Patricia Rozema comme une documentariste de la passion, thème récurrent de ses films. N'oublions pas, parmi les cinéastes expérimentaux, John Greyson, dont le

film *The Making of Monsters*, utilise le métissage du documentaire et de la comédie musicale pour conter le meurtre d'un homosexuel par un groupe d'adolescents dans un parc. Plus à l'ouest, arrêtons-nous dans la ville qui fournit les plus originaux des jeunes cinéastes au Canada. Ne riez pas, il s'agit de Winnipeg. Une ville isolée de tout, où le miracle de la solidarité a eu lieu et où le Winnipeg Film Group, soutient la création d'œuvres hors de toutes normes, avec des films tels que les désarçonnants et rigoureux *Careful* et *Tales of the Grimmly Hospital* pour le déjà très applaudi Guy Maddin, ainsi que *Crime Wave*, de l'infortuné et génial précurseur John Paizs, qui a produit là en 1985 un film terriblement différent, portant un regard ironique sur le rêve américain, mettant en scène, avec une grande fraîcheur, une adolescente aidant naïvement dans ses démarches un jeune auteur d'histoires policières, interprété par John Paizs lui-même. Hélas, ce film-référence n'eut jamais, par un concours de circonstances abracadabrantes, de réelle sortie. Alors, John Paizs résiste au désespoir. Souhaitons-lui bonne chance.

Un peu plus à l'ouest, voici Vancouver la riche. Son surnom ? Hollywood North. Une banlieue cinématographique où l'écrasante industrie de Los Angeles vient tourner à moindre prix dans des décors « naturels ». Le désert pour le cinéma d'auteur. Au milieu de cette opulence schizo-phrène d'un Canada colonisé, des marginaux : Patricia Gruben avec son *Deep Sleep*, l'histoire d'une adolescente internée qui rentre chez elle et mène une enquête à travers sa mémoire et le présent pour découvrir que son père, ce héros, s'occupait d'un réseau de prostitution d'enfants aux Philippines, en plus d'être incestueux. Son *Low Visibility*, plus aux confins du cinéma expérimental et du genre

LES CINEMAS



cinéma/pluriel
Centre Georges Pompidou

SOUS LA DIRECTION DE SYLVAIN GAREL ET ANDRÉ PÂQUET

DU CANADA

Page-couverture du catalogue *Les cinémas du Canada*.

fiction, traite aussi de la recherche douloureuse de la mémoire. Encore plus artisanal, Bruno Lazaro Pacheco, est l'auteur héroïque de *The Traveller*, un film sensible, onirique et recherché sur les rapports entre blancs et amérindiens, tourné avec de la pellicule récupérée.

Il serait mesquin d'oublier Richard Martin, le jeune réalisateur de l'excellent polar *Matinée*, et qui maîtrise de façon très prometteuse l'art du montage. Enfuyons-nous de la Colombie-Britannique et retraversons le pays *Coast to Coast* pour arriver à Halifax l'accueillante, dans les Provinces atlantiques, abritant William D. MacGillivray, Bill pour les intimes, qui a réussi à bâtir une œuvre, dans l'indifférence générale de sa contrée, mais ricochant jusqu'à Berlin, l'Australie et régulièrement ailleurs dans le monde, grâce notamment à son *Life Classes*, un film postmoderne tourné en 1986 qui pose le problème du statut de l'art et de son impact sur les gens simples, le propos porté avec tendresse et liberté par une héroïne dénuée de toute la prudence habituellement accolée aux femmes de cette région. Toujours de lui, moins connu, le film *Stations*, tourné à bord du train défunt du C. N., traversant le Canada, où il met en scène un ex-curé terre-neuvien devenu interviewer pour la radio, des Canadiens errant d'un océan à l'autre, en quête d'une vie meilleure.

Il est temps, avant de revenir au Québec, d'oser pousser la visite jusqu'à Terre-Neuve, fief de la terrible et géniale famille Jones. Cathy et Andy sont *Stand Up Comics* et Michael Jones est un cinéaste géant qui a produit *The Adventures of Faustus Bid Good*, une comédie délirante d'une durée de 16 heures, et tout dernièrement, le grave *Secret Nation*, une solide fiction sur la controverse entourant le référendum plus ou moins truqué qui rattacha Terre-Neuve au Canada en 1949. Il serait frivole de ne pas nommer, l'auteur du film *No Excuses*, Ken Pittman. Peu cité, mais incontournable, ce cinéaste a su, de façon rauque et talentueuse, articuler une histoire qui met habilement en scène les rapports haineux entre États-Uniens en visite dans la famille réunie autour du père mourrant, et Terre-Neuviens, révoltés contre la pauvreté et le délabrement social de leur île, se retrouvant en situation de tiers-mondistes dans un continent riche.

Il ne nous reste plus qu'à rentrer au Québec, avec les créateurs que nous connaissons. Saluons d'abord les rebelles que nous oublions parfois et qui vont à l'étranger glaner des prix pour survivre. Micheline Lanctôt, avec son *Sonatine*, Lion d'or à Venise en 1982. Les difficultés qu'elle éprouve à tourner sont-elles justifiées ? L'enfant terrible incontesté du cinéma québécois et soutenu par un public enthousiaste, Marc-André Forcier. Le succès d'une *Histoire inventée* le confirme comme fleuron de la relève des années 90. N'oublions pas le révolutionnaire Pierre

Falardeau, qui a su créer l'archétype Elvis Gratton et a réalisé dernièrement *Le Party*, un film qui a « brassé ben du monde ».

Ne punissons pas Denys Arcand à cause de son succès récent, geste qui nous masquerait son œuvre d'historien engagé. N'oublions pas de remémorer le travail de titan de Jean-Claude Labrecque en documentaire, tout en le remerciant pour son chef-d'œuvre *Les vautours*, et nommons un couple de deux Québécois anglophones qui marquera le cinéma des années 90. Il s'agit du grand directeur d'acteurs John Smith, qui a dernièrement fait *Boys of Saint Vincent*, traitant d'orphelins abusés sexuellement par des religieux qui en avaient la garde, et de son épouse la grande cinéaste Cynthia Scott, déjà récipiendaire d'Oscars pour ses courts-métrages et qui a époustouflé avec *Company of Strangers*, ce bijou de pureté cinématographique. Comme cette immense rétrospective au Musée Beaubourg nous reporte jusqu'au début de notre cinéma et a justifié la restauration de grands films datant du début du siècle, vous pourrez revoir ou découvrir *Le père Chopin*, réalisé en 1944 par Fedor Ozep, et même pousser la recherche avec *Les vikings* de Georges Melford, produit en 1931. Le bijou à découvrir étant *Back to God's Country*, datant de 1919 et mettant en vedette une star du muet qui avait elle-même écrit le scénario, Nell Shipman.

Comment tous ces « cinémas du Canada » ont-ils été reçus par le public cinéophile de Beaubourg ? Eh bien, vous avez deviné. Le taux de fréquentation n'a pas indiqué de découverte miraculeuse; le public est allé voir les films du Québec et de l'Ontario, en grand nombre pour Beaubourg, soit environ 2 000 spectateurs par semaine, négligeant les autres provinces éternellement délaissées, exception faite, ô surprise, de la Colombie-Britannique. C'est certainement l'attrait de la distance car, ne l'oublions pas, le public du Musée Beaubourg est avant tout cinéophile, avide d'autres regards sur des contrées inconnues.

PASCALE MALATERRE

NOTE

¹ Téléfilm Canada. Communiqué du président Pierre Desroches au ministre des Communications Perrin Beatty, le 16 septembre 1992.